

—Aussi, continua le comte, pour rassurer les craintes de ma femme, ai-je trouvé l'adroit moyen, chaque fois que je m'absente, de lui laisser notre voisin... sous sa surveillance. Comme cela, elle a la preuve qu'il ne m'écarte pas de mes devoirs.

—Ne vaudrait-il pas mieux que M. d'Armangis restât chez lui ? avança M. de Jozdres qui s'amusait maintenant de cette lûtise conjugale.

—Que dites-vous là ? rester chez lui ! Mais, à ma plus petite disparition, la comtesse croirait que je suis allé le rejoindre. Non, tout est mieux ainsi. Elle garde le voisin à vue. C'est pour cela que vous m'avez entendu tout à l'heure prier M. d'Armangis d'attendre mon retour. S'il quittait la place avant que j'aie reparu, Berthe s'imaginerait qu'il a couru après moi. Hein ! il est ingénieux, mon moyen de calmer la jalousie de ma femme ?

—Excessivement ingénieux, appuya M. de Jozdres.

Et il se dit en même temps :

—Surtout si c'est sa femme qui l'a trouvé pour demeurer seule avec l'autre.

Quand M. de Gabrinoff l'eut déposé devant sa porte, le magistrat suivit des yeux la voiture qui s'éloignait et murmura :

—L'eau se trouble là bas, je crois bien que je pourrai, avant peu, y jeter le fillet.

Le procureur du roi, on s'en souvient, avait l'idée fixe que le Russe devait contribuer à sa fortune.

A son retour de Sedan, le comte retrouva M. d'Armangis qui l'attendait pour prendre congé et remonter en selle.

—Notre voisin m'a paru nous quitter un peu triste, dit M. de Gabrinoff quand le bruit du galop du cheval se fut éteint au loin.

—Dites plutôt : ennuyé, répondit la comtesse.

—Oh ! chère amie, vous plaidez contre vous, répliqua galamment le mari.

—Pas du tout ; seulement je n'ai pas le don de rappeler à M. d'Armangis les trop joyeuses compagnies auxquelles il est habitué, ajouta sèchement Berthe.

—Décidément elle prend le pauvre voisin pour le dernier des mauvais sujets ! pensa le Russe.

A ce moment, Mme de Gabrinoff poussait un gros soupir, en maugréant :

—Vous avez bien besoin, Iwan, d'être aussi enragé chasseur... M. d'Armangis serait resté chez lui, et nous aurions continué à vivre dans notre heureuse solitude.

—Désirez-vous que j'aille demain à sa demeure pour le prévenir que vous êtes un peu souffrante et que vous ne pouvez le recevoir ?

—Vous !... chez lui !... Non ! s'écria-t-elle avec un visible effroi.

—Ma jalouse s' imagine toujours que le château du voisin est bondé de femmes, se dit de Gabrinoff.

Le lendemain, M. d'Armangis revient à la même heure. Pendant qu'il feuilletait une partition, Berthe souffla vite à son mari :

—Allez, comte, vous être libre.

—Elle a juré de ne pas me laisser un seul instant avec lui, pensa l'époux, qui s'empressa de céder la place.

Le jour suivant s'écoula de même.

Seulement cette fois, après le départ du jeune homme, ce fut la comtesse qui prit l'avance :

—Vous avez raison, Iwan, notre voisin s'ennuie fort en ma compagnie, dit-elle.

—Le fait est qu'il devient de plus en plus mélancolique, appuya le Russe.

Puis, en riant :

—Bast ! fit-il, Saint-Dutasse, qui arrive demain, aura peut-être le don de l'égayer.

En effet, le lendemain, comme nos trois personnages, auxquels venait de se joindre M. de Jozdres, étaient réunis au salon, le pavé de la cour résonna bruyamment sous les roues d'une chaise de poste qui vint se ranger devant le perron.

—Voilà le chevalier ! cria-t-on en chœur.

Et chacun s'élança à la rencontre de l'arrivant.

La chaise n'était pas encore arrêtée quo du siège de derrière s'était élançé un homme qui, après avoir ouvert la portière, tendit respectueusement l'épaulé sur laquelle s'appuya la main du chevalier qui descendait de voiture.

—Et voilà Bourguignon, ajouta M. d'Armangis qui reconnut le domestique.

Frais, rose, tiré à quatre épingle, le cheveu correct, de Saint-Dutasse apparut souriant à ses hôtes. Son premier devoir fut de s'incliner sur la main de Berthe dont il baïsa longuement les doigts roses en disant :

—Vous le voyez, madame, je réponds à votre gracieuse invitation.

(A CONTINUER.)

Commencé le 3 Juillet 1884 — (No 236).

## AVANTAGES OFFERTS AU PUBLIC

A toute personne qui, maintenant, nous enverra le montant de sa souscription pour une année ou plus, recevra gratuitement, outre la prime à laquelle elle a droit, tous les numéros parus depuis le commencement de ces deux romans.

Par conséquent, une personne qui nous enverra \$1 recevra une magnifique collection d'une année, plus le journal pendant un an ; celles qui nous enverront \$2 recevront une collection complète de trois années de notre journal, et ce même journal pendant deux ans ; enfin, celles qui nous enverront \$3 recevront la collection complète depuis le 1<sup>er</sup> Janvier 1881 à ce jour, soit près de quatre années, et le journal pendant trois autres années.

Afin de permettre au public de l'apprécier, nous enverrons, GRATUITEMENT, quelques copies du journal à toute personne qui nous fera parvenir son nom et son adresse, pourvu que ce soit en dehors des limites de la cité de Montréal.

Aucun nom n'est inscrit sur nos listes d'abonnés avant que le prix de l'abonnement soit payé.

**INFORMATIONS** — Les conditions d'abonnement à notre journal sont comme suit : — Un an, \$1.00 ; six mois, 50 cents, payables d'avance. On ne peut s'abonner pour moins de six mois. Les abonnements partent du 1<sup>er</sup> et du 15 de chaque mois. Pour la ville de Montréal, 50 cents en plus par année.

Aux agents : 10 cents la douzaine et 20 par cent de commission sur les abonnements, le tout payable à la fin du mois.

Sur réception du prix, nous expédierons tous les numéros parus depuis le 1<sup>er</sup> janvier 1881 jusqu'à ce jour.

Voici maintenant le sommaire de *Feuilleton Illustré* depuis sa fondation (1<sup>er</sup> janvier 1880), et que nous fournirons sur demande :

PREMIÈRE ANNÉE, 1880 — Épuisée.

DEUXIÈME ANNÉE, 1881 — *Les Aventures du Capitaine Vatan, Une Dame de Pique, Un Échappé de la Bastille ou Exilé l'Empoisonneur*. — Ce dernier roman se termine en 1882.

TROISIÈME ANNÉE, 1882 — *Une Vengeance de Peau-Rouge, Un Échappé de la Bastille ou Exilé l'Empoisonneur* (suite et fin), *La grande Halle, La Demoiselle du Cinquième, Le Testament Sanglant, Les Filles de Marguerite*. — Ces deux derniers romans se terminent en 1883.

QUATRIÈME ANNÉE, 1883 — *La Fille de Marguerite et Le Testament Sanglant* (suite et fin), *Les Drames de l'Argent, Les Meurtres de l'Héritière*. — Ces deux derniers romans se terminent en 1884.

CINQUIÈME ANNÉE (1884) — Jusqu'au 1<sup>er</sup> juillet — *Les Drames de l'Argent et Les Meurtres de l'Héritière* (suite et fin).

MORNEAU & OIE, ÉDITEURS,

Boîte 1986.

475 rue Orail (vis-à-vis la rue St-Gabriel.)